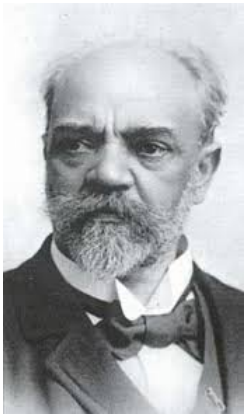
Compte rendu, opéra. PARIS, le 29 janv 2019. Dvorak : Rusalka. KF Vogt, Mattila, Nylund…Mälkki / Carsen



Compte rendu, opéra. PARIS, Opéra Garnier, le 29 janvier 2019. Dvorak : Rusalka. Klaus Florian Vogt, Karita Mattila, Camilla Nylund… Choeurs et Orchestre de l'Opéra. Susanna Mälkki, direction. Robert Carsen, mise en scène. Le Dvorak lyrique de retour à l'Opéra avec la reprise de la production de Robert Carsen du conte Rusalka, d'après la mythique créature aquatique des cultures grecques et nordiques. La direction musicale du drame moderne et fantastique est assurée par la cheffe Susanna Mälkki, et une distribution de qualité mais quelque peu inégale en cette première d'hiver.

Rusalka : la magie de l'eau glacée

L'histoire de la nymphe d'eau douce, immortelle mais sans âme, qui rêve de devenir humaine pour connaître l'amour, souffrir,

mourir et… renaître (!) est inspirée principalement de l'Ondine de La Motte-Fouqué et de la Petite Sirène d'Andersen. Créé au début du 20e siècle, l'œuvre peut être considérée comme l'apothéose des talents multiples du compositeur tchèque. Il ajoute à sa fougue rythmique, un lyrisme énergique. Il utilise tous ses moyens stylistiques pour caractériser les deux mondes opposés : celui des créatures fantastiques, dépourvues d'âme, mais non de compassion; celui des êtres doués d'âmes mais aux émotions instables. Un heureux mélange de formes classiques redevables au Mozart lyrique et proches des audaces lisztiennes et wagneriennes. Parfois il utilise des procédés impressionnistes, et parfois il anticipe l'expressionnisme lyrique.

UNE FROIDEUR LYRIQUE QUI PEINE A SE CHAUFFER… Les nymphes de bois qui ouvrent l'œuvre sont un délicieux trio parfois émouvant parfois piquant, interprété par Andrea Soare, Emanuela Pascu et Elodie Méchain. Leur prestation au dernier acte relève et de Mozart et de Wagner sous forme de danse traditionnelle. La Rusalka de la soprano finnoise **Camilla Nylund** prend un certain temps à prendre ses aises. Son archicélèbre air à la lune du premier acte déchire les coeurs de l'auditoire par une interprétation bouleversante d'humanité et de tendresse. C'est dans le finale de l'opéra surtout, lors du duo d'amour et de mort qui clôt l'ouvrage, qu'elle saisit l'audience par la force de son expression musicale. Son partenaire le ténor **Klaus Florian Vogt** prend également un certain temps à se chauffer. A la fin du premier acte, il conquit avec son air de chasse, qui est aussi la rencontre avec Rusalka devenue humaine. La prestation est instable et perfectible : il paraît un peu tendu, voire coincé sur scène. Il semble avoir des difficultés avec des notes ; est parfois en décalage, mais il essaie de détendre sa voix dans les limites du possible, et sa performance brille toujours par la beauté lumineuse et incomparable du timbre comme la maîtrise de la ligne de chant. Le duo final est l'apothéose de sa performance.

La Princesse étrangère de **Karita Mattila** est délicieuse et méprisante au deuxième acte, sans doute l'une des performances les plus intéressantes et équilibrées de la soirée. La sorcière de la mezzo-soprano **Michelle DeYoung** est un cas non dépourvu d'intérêt. Théâtralement superbe au cours des trois actes, nous trouvons que c'est surtout au dernier qu'elle déploie pleinement ses qualités musicales. Remarquons le duo comique et folklorique chanté avec brio et candeur par **Tomasz Kumiega** en Garde Forestier et Jeanne Ireland en garçon de cuisine, …peureux, superstitieux, drolatiques à souhait. La performance de **Thomas Johannes Mayer** en Esprit du Lac a été déchirante, par la beauté du texte et du leitmotiv associé, mais comme beaucoup d'autres interprètes à cette première, son chant s'est souvent vu noyé par l'orchestre.

LES VOIX SONT COUVERTES PAR L'ORCHESTRE… L'orchestre de la maison sous la baguette fiévreuse de **Susanna Mälkki** est conscient des timbres et des couleurs. L'instrumentation de Dvorak offre de nombreuses occasions aux vents de rayonner, et nous n'avons pas manqué de les entendre et de les apprécier. La précision des cordes également est tout à fait méritoire. Or, la question fondamentale de l'équilibre entre fosse et orchestre, notamment dans l'immensité de l'Opéra Bastille, paraît peu ou mal traitée par la chef. La question s'améliore au cours des actes, et nous pouvons bien entendre et l'orchestre et les chanteurs au dernier. Un bon effort.
Sinon que dire de la mise en scène élégante, raffinée et si musicale de Robert Carsen ? Jeune de 17 ans, elle conserve ses qualités dues à un travail de lumières exquis (signé Peter van Praet et Carsen lui-même), qui captive visuellement l'auditoire. Le dispositif scénique est une boîte où un jeu de symétries opère en permanence, comme le jeu des doublures des chanteurs par des acteurs. D'une grande poésie, la transposition sage du canadien ne choque personne, malgré un numéro de danse sensuelle au deuxième acte qui représente la consommation de l'infidélité du Prince, ou encore l'instabilité et la frivolité violente des hommes. Si le jeu

d’acteur est précis, de nombreux décalages sont présents dans l’exécution et la réalisation de la production. Une première d’hiver qui se chauffe progressivement… pour un résultat final qui enchante.

A voir à l’Opéra Bastille encore les 1er, 4, 7, 10 et 13 février 2019. Incontournable.

LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset)



LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset). A rebours de la prose poétique énigmatique voire trouble et tout du moins souvent ambivalente de Proust, voici lumineuse, précise et très documentée, la biographie du compositeur **Georges Vinteuil**, soit l’un des meilleurs représentants de la musique française au XIXè, à l’époque du romantisme français à l’épreuve de Wagner, pendant le Second Empire et après la défaite de 1870… De la fiction sublime de Marcel, l’auteur déduit un texte dont le contenu atteint l’exactitude de la réalité. Il aurait donc réellement vécu ce

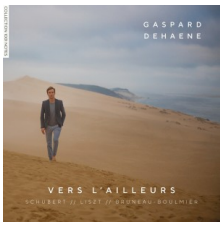
Vinteuil, personnage à peine esquissé chez son premier géniteur, Proust ? Ici, Georges Vinteuil ressuscité est surtout l'ami de César Franck avec lequel il partage une communauté de valeurs et de goûts ; leur style est d'ailleurs si proches qu'ils en seraient quasi interchangeables (comme Picasso et Braque, dans leur période cubiste de 1911-1912). Ici, dans l'admiration pour l'écriture wagnérienne et en particulier l'accord de Tristan, Vinteuil compose en 1861 sa fameuse **Sonate « pour piano et violon »** (notez bien l'ordre des deux instruments ainsi présentés).
C'est l'enfant miraculeux d'un précurseur génial… Vinteuil serait ainsi le premier à inaugurer une vague salvatrice pour notre musique de chambre, avant Fauré, D'Indy, Franck, Dubois… ce bien avant la création de la fameuse Société nationale de musique, née après la défaite de 1870.
Dans le souvenir de Wagner, dans l'influence de Franck et aussi d'Alexis de Castillon dont la figure revient plusieurs fois dans le récit biographique, Georges Vinteuil écrit donc sa Sonate miraculeuse, celle qui occupe une place centrale dans ***A la recherche du temps perdu*** ; sa petite phrase (musicale) dans le premier mouvement *Andante*, cristallise ce phénomène de remémoration immédiate qui électrise véritablement le héros de Proust, Swann. Ainsi est enfin élucidée, l'énigme musicale la plus fascinante de la littérature française.
Si la prose permet d'en témoigner, la musique réalise le mécanisme physique et organique qui permet au sujet d'éprouver ce vertige décisif, entre révélation et extase.
L'auteur qui préside l'association des Amis de Marcel Proust connaît l'œuvre et la vie de Marcel comme personne ; il peut donc croiser les chemins biographiques, intégrer dans la biographie de Georges, les éléments et citations d'*A la recherche du temps perdu* : ainsi, quand Vinteuil et Franck assistent aux fameux concerts dirigés par Wagner, ils éprouvent exactement en un effet de miroir, de la fiction à la réalité du récit biographique, ce choc que Swann ressent à l'écoute de la fameuse Sonate de Vinteuil.

Si « Proust n'a pas tout su », l'auteur de ce premier roman restitue à l'un de ses personnages clés, une épaisseur fictionnelle aussi vraie que nature. Devenue un mythe musical et littéraire, la Sonate de Vinteuil méritait évidemment cette naissance et cette identité crédibles, enfin restituées.

_____

LIVRE, critique. Jérôme Bastianelli : La vraie vie de Vinteuil (Grasset). Parution : janvier 2019. 272 pages – EAN : 9782246817291 / Editions Grasset – collection « Le courage ».
https://www.grasset.fr/la-vraie-vie-de-vinteuil-9782246817291

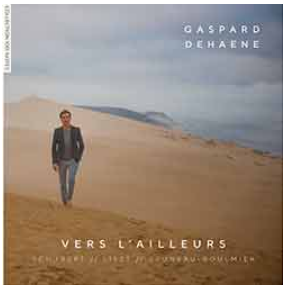
Teaser vidéo : Vers l'Ailleurs, le nouveau cd de Gaspard DEHAENE, piano



Teaser vidéo : Vers l'Ailleurs, le nouveau cd de Gaspard DEHAENE, piano (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). ITINERANCES POETIQUES… Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2è cd est une belle réussite.

LIRE aussi notre critique du cd **VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier**

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l’album « Vers l’Ailleurs »…



ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2è album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l’esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l’explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l’écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l’imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d’en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



TOURCOING, La Clémence de Titus par l’Atelier Lyrique de Tourcoing



TOURCOING, 3-7 février 2019. MOZART : La Clémence de Titus. Créé au Théâtre National de Prague le 6 septembre 1791, sur le livret de Caterino Mazzolà d'après Pietro Metastasio, l'opéra « ***La Clémence de Titus*** » est l'ultime « opera seria » de Mozart, commandé l'année de sa mort, pour le couronnement de Léopold II sacré roi de Bohème. L'œuvre de circonstance devient par le génie mozartien, chef d'oeuvre absolu, encore mésestimé, et qui illustre l'idéal du politique vertueux, une vision influencée par l'esprit des Lumières, Leopold, alors qu'il était Grand-Duc de Toscane, décide la fin des pratiques de torture et abolit la peine de mort. Sur le métier de son autre chef d'oeuvre, la Flûte enchantée, Mozart voulait composer La Titus en allemand comme La Flûte, mais le théâtre destinataire (l'opéra de Prague) a été construit pour produire des opéras italiens (il y a créé Don Giovanni).

Mozart imagine à Rome, Titus, vertueux, est promis à Bérénice, (la princesse orientale lui a transmis les valeurs morales les plus hautes…). Or dans la capitale impériale, l'empereur est la proie d'une trahison et d'un complot contre sa personne. Vitellia qui aime Titus, manipule le meilleur ami de Titus, Sextus (d'auant plus facilement que ce dernier aime Vitellia).

Dans ce nœud passionnel et politique, Titus révèle sa valeur : la responsabilité, la justice, la clémence. A son contact, même la perfide et haineuse Vitellia se transforme et évolue. En associant émotion, sentiment et devoir, Mozart réalise un sommet de l'inspiration seria. La Clémence de Titus est un opéra à réévaluer d'urgence.

Le compositeur qui écrit aussi le Requiem (laissé inachevé), conçoit des ensembles qui annonce le final à la Rossini : synthèse dramatique et réunion des personnages qui dans ce temps suspendu, expriment chacun leur propre pensée et sentiments.

Parmi les instruments choisis qui colorent la partition, la

clarinette de basset pour Sextus, le cor de basset pour le grand air de Vitellia au II (où l'intrigante bascule en une révélation intime qui la rend enfin plus humaine et compatissante). Pour écrire les parties de chacun de ces instruments, Mozart profite de sa proximité avec son frère de loge, Anton Stadler (1753-1812), joueur virtuose de cor de basset et clarinettiste… il a inventé la clarinette de basset avec l'aide du fabricant Theodor Lotz. Toute l'action mène à la scène finale, éloquente manifestation des vertus du pouvoir : la clémence de Titus avec laquelle l'empereur accepte de pardonner à tous ceux qui ont voulu le tuer. Avant de mourir, Mozart nous laisse un message humaniste et profondément fraternel.

_____

_____

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : La Clémence de Titus
Opéra en deux actes
3 représentations, Du 3 au 7 février 2019

OPÉRA, CRÉATION, dès 10 ans
2h45
ITALIEN SURTITRE FRANÇAIS

Dimanche 3 février 2019 15h30
Mardi 5 février 2019 20h
Jeudi 7 février 2019 20h

TOURCOING, Théâtre Municipal Raymond Devos
de 6 à 45€
RÉSERVEZ
http://www.atelierlyriquedetourcoing.fr/spectacle/la-clemence-

de-titus/

Tito / Titus : Jérémy Duffau, ténor
Vitellia : Clémence Tilquin, soprano
Sesto : Amaya Dominguez, mezzo-soprano
Annio : Ambroisine Bré, soprano
Servilia : Juliette Raffin Gay, soprano
Publio : Marc Boucher, baryton-basse

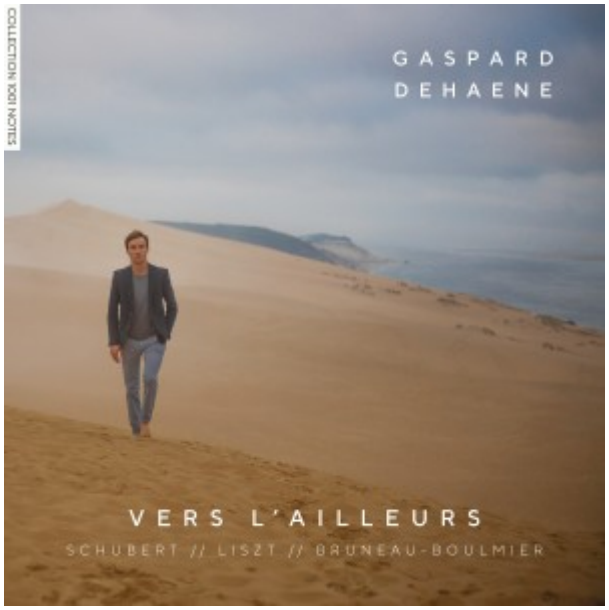
Chœur de l’Atelier Lyrique de Tourcoing
La Grande Écurie et la Chambre du Roy
Direction musicale : Emmanuel Olivier

Mise en scène : Christian Schiaretti
Chef de chant : Flore Merlin



CD, critique. VERS L’AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt,

Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018)



CD, critique. VERS L'AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – nov 2018). **ITINERANCES POETIQUES…** Le pianiste Gaspard Dehaene confirme une sensibilité à part ; riche de filiations intimes. C'est un geste explorateur, qui ose des passerelles enivrantes entre Schubert, Liszt et la pièce contemporaine de Rodolphe Bruneau-Boulmier. Ce 2è cd est une belle réussite. Après son premier (Fantaisie – également édité par 1001 Notes), le pianiste français récidive dans la poésie et l'originalité. Il aime prendre son temps ; un temps intérieur pour concevoir chaque programme ; pour mesurer aussi dans quelle mesure chaque pièce choisie signifie autant que les autres, dans une continuité qui fait sens. La cohérence poétique de ce second cd éblouit immédiatement par sa justesse, sa sobre profondeur et dans l'éloquence du clavier maîtrisé, sa souple élégance. Les filiations inspirent son jeu allusif : la première relie ainsi Schubert célébré par Liszt. La seconde engage le pianiste lui-même dans le sillon qui le mène à son grand père, Henri Queffélec, écrivain de la mer, et figure inspirant ce cheminement entre terre et mer, « vers l'Ailleurs ». En somme, c'est le songe mobile de Schubert, – le wanderer / voyageur, dont l'errance est comme régénérée et superbement réinvestis, sous des doigts complices et fraternels.

VERS L’AILLEURS
Les itinérances poétiques de Gaspard Dehaene…
2è cd magistral



Les escales jalonnent un voyage personnel dont l'aboutissement / accomplissement est la sublime **Sonate D 959 en la majeur de Franz Schubert** (avant dernier opus daté de sept 1828). Au terme de la traversée, les champs parcourus, éprouvés enrichissent encore l'exquise mélancolie et la tendresse chantante du dernier Schubert.

Les deux premiers épisodes démontrent le soin et l'affinité de Liszt pour son devancier Schubert. Le premier a réalisé les arrangements des morceaux pour piano. Grave et lumineux, « **Aufenthalt** »ouvre le programme et amorce le voyage. C'est une gravité comme exaltée mais digne dans ses emportements que le pianiste exprime ; avec une respiration idéale, un naturel sobre et même élégant, Gaspard Dehaene exprime la force et la puissance, l'ivresse intérieure d'une partition qui saisit par son tragique intime. D'une carrure presque égale, « **Auf dem wasser zu singen** » fait surgir au cœur d'un vortex allant, la langueur et la mélancolie d'un Schubert enivré, au lyrisme éperdu. L'énonciation du piansite se fait fraternelle et tendre ; il transmet un chant éperdu qui est appel au renoncement et déchirante nostalgie. L'acuité du jeu, souligne dans les passages harmoniques, d'un ton à l'autre, la douceur du fluc musical à la fois entêtant et aussi salvateur ; à chaque variation, correspond un éclat distinct, une facette caractérisée que le pianiste sûr, inscrit dans une tempête intérieure de plus en plus rageuse et irrépressible. Détaillée et viscérale, l'engagement de l'interprète convainc de bout en bout.

Puis la **Mélodie hongroise** s'affirme tout autant en une élocution simple et intimiste. Le pianiste affiche une élégance altière, celle d'un un cavalier au trot, souple et acrobatique auquel le jeu restitue toutes les aspérités et les nuances intérieures. La gestion et le règlages des nuances se révèlent bénéfiques : tous les arrières plans et tous les contrechamps restituent chaque souvenir convoqué. Le rubato est riche de toutes ses connotations en perspective ; le

toucher veille au velouté de la nostalgie : chaque nuance fait surgir un souvenir dont le moelleux accompagne dans le murmure l'éloquente fin pianissimo. Quel remarquable ouvrage.

Autant Schubert brille par l'éclat de ses nuances intimes, pudiques et crépusculaires. Autant **Liszt** crépite aussi mais en contrastes plus déclamés.
Le Liszt recompose le paysage schubertien et s'éloigne quand même, de cette sublimation du souvenir qui devient caresse et renoncement ; ici, la digitalité se fait plus vindicative et vibratile ; le claviern d'organique et dramatique, bascule dans une marche prière qui peu à peu s'électrise dans l'énoncé du motif principal. Evidemment l'écriture rhapsodique revendique clairement une libération de l'écriture et un foisonnement polyphonique dont Gaspard Dehane exprime bien le chant plus martelé et comme conquérant ; il en défend le lyrisme des divagations ; éclairant chez Liszt, ce débordement expressif, sa verve délirante dont la spiritualité aime surprendre, dans la virtuosité de son clavier orchestre.
A 8'14, le chant libre bascule dans une sorte de réflexion critique, douée d'une nouvelle ivresse plus souple et lyrique, exprimant la quête des cimes dans l'aigu jusqu'au vertige extatique. Puis le final se précipite en une course vertigineuse (11'38), jusqu'au bord de la syncope et d'une frénésie panique. Le jeu est d'autant plus percutant qu'il reste dans cet agitato que beaucoup d'autres pianistes exacerbent, clair, précis, nuancé, éclatant.

Après la filiation Schubert / Liszt, Gaspard Dehaere cultive une entente intime avec le texte de son grand père, – Henri Queffélec, « **quand la terre fait naufrage** ». A cette source, s'abreuve l'inspiration du compositeur **Rodolphe Bruneau-Boulmier** qui reprend le même intitulé : fluide et séquentiel, et pourtant jamais heurté ni sec, le jeu du pianiste joue des transparences et des scintillements flottants, expression d'une inquiétude sourde qui se diffuse et se rétracte dans un tapis sonore qui croît et se replie. AInsi s'affirme le climat

incertain d’intranquillité, propre à beaucoup d’œuvres contemporaines d’aujourd’hui dont la nappe harmonique se répand progressivement en crescendo de plus en plus forte, jusqu’à son milieu où le mystère assène comme un carillon funèbre, son murmure dans le noir et le néant… de la mer. Ainsi se précise comme seule bouée d’un monde en chaos, le glas d’une « cathédrale engloutie », cri bien présent et d’une morne volupté. Les couleurs et les nuances du pianiste se révèlent primordiales ici.



A mi chemin de la traversée (au mi temps du cd), nous voici plus riches, d'une écoute mieux affûtée encore pour mesurer les tableaux intérieurs de la **D 959** (prise live) : d'autant que l'interprète se montre d'une éloquence intérieure, mobile, explorant sur le motif schubertien lui-même, toutes les nuances du souvenir ou de climats imaginaires. L'intelligence sensible est vive : elle ressuscite mille et un mouvement de l'introspection rêveuse, nostalgique, grave souvent, toujours ardente. Voici les temps forts de cette lecture profonde et riche, concçue / vécue tel un formidable voyage intérieur.

Le portique d'ouverture affirmé, à l'assise parfaite inscrit ce premier mouvement dans une déclaration préliminaire absolument sereine et déjà le pianiste en exprime les fondations qui se dérobent, en un flux ambivalent, à la fois intranquille et comme prêt à vaciller. Ce trouble en arrière plan finit par atteindre le motif principal dont il fait une confession pleine de tendresse.
Le cantabile et le legato feutré captivent dès ce premier mouvement ; le motif principal n'y est jamais clairement énoncé ; toujours voilé, dérobé tel le tremplin au repli et au secret, en une cantilène aux subtiles éclats / éclairs intérieurs. Le compositeur cultive le surgissement de cette ineffable aspiration à l'innocence, la perte de toute gravité. C'est ce qui transpire dans la réitération du motif réexposé avec une douceur sublime inscrite dans l'absolu de la tendresse.

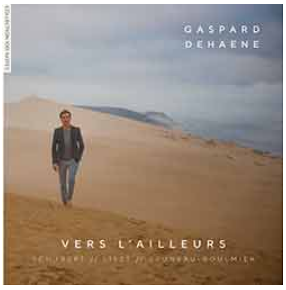
Plus court, l'andantino peint l'infini de la solitude, un accablement sans issue et pourtant conçu comme une berceuse intérieure qui sauve, berce, calme. Le pianiste inscrit son jeu dans l'allusion et le percussif avec une intelligence globale des climats, sachant faire jaillir toute l'impulsion spontanée, plus viscérale de la séquence plus agitée et

profonde.
A 5’38, tout étant dit, la réexposition frôle l’hallucination et le rêve flottant. L’économie du jeu restitue la charge émotionnelle et la profondeur ineffable de la conclusion, entre retrait et renoncement, béatitude morne et désespoir absolu
Quel contraste assumé avec le Scherzo, plus insouciant et même frétillant.
L’Allegretto final est enveloppé dans la douceur, dans un moelleux sonore qui dit l’appel à la résolution de tout conflit. La légèreté et l’insouciance clairement affichées, assumées chantent littéralement sous les doigts caressants du pianiste. Il joue comme un frère, la confession d’une espérance coûte que coûte. Voilà qui nous rend Schubert plus bienveillant, d’une humanité reconstruite, restaurée, enfin réconciliée. Dont le chant apaise et guérit. Superbe lecture.

CD, critique. VERS L’AILLEURS. GASPARD DEHAENE, piano. Schubert, Liszt, Bruneau-Boulmier (1 cd Collection 1001 Notes – programme durée : 1h12 enregistré à Limoges en nov 2018). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2019. Photos et illustrations : © Martin Trillaud – WAM

ENTRETIEN avec Gaspard DEHAENE, à propos de l'album « Vers l'Ailleurs »…

_____



ENTRETIEN avec le pianiste Gaspard Dehaene. Sur un Steinway, préparé par Gérard Fauvin, le pianiste **Gaspard Dehaene** livre pour le label 1001 Notes, son déjà 2è album : un programme ciselé, serti de pépites aux filiations choisies et personnelles où rayonne l'esprit libre du voyageur, de Schubert à Liszt, et de l'explorateur entre terre et mer, selon la passion de son grand-père, l'écrivain Henri Queffélec avec la pièce de Bruneau-Boulmier. Ce nouveau cd est une invitation au plus beau des voyages : par l'imaginaire et le songe. Entretien pour classiquenews afin d'en relever quelques clés. LIRE notre entretien avec Gaspard Dehaene, pianiste.



VIDEOS

_____

_____

VOIR aussi le **teaser du CD Vers l’Ailleurs par Gaspard Dehaene** :

https://www.youtube.com/watch?v=KoAlipMdBYQ



VOIR le CLIP vidéo ANDANTINO de la Sonate D959 de Franz SCHUBERT par Gaspard Dehaere



Programme VERS L'AILLEURS

FRANZ SCHUBERT (Arr. FRANZ LISZT)
« Aufenthalt »
« Auf dem Wasser zu singen »

FRANZ SCHUBERT
Mélodie Hongroise

FRANZ LISZT
Rhapsodie Espagnole

RODOLPHE BRUNEAU-BOULMIER
« Quand la terre fait naufrage »

FRANZ SCHUBERT
Sonate D 959 en la Majeur (Live)
Allegro / Andantino / Scherzo : allegro vivace / Allegretto

Prise de son, mixage et mastering : Baptiste Chouquet – B media
Photos : Martin Trillaud – WAM
Création graphique : Gaëlle Delahaye
Production : Collection 1001 Notes
Piano : Gérard Fauvin

CD – Enregistré en novembre 2018 à Limoges

www.gasparddehaene.com

PROCHAINS CONCERTS 2019
de Gaspard DEHAENE

_____

12 avril : Narbonne – Violoncelle et piano, avec le violoncelliste Damien Ventula
14 avril : Bruxelles, Belgique – Concert en sonate piano / alto, avec l'altiste Adrien Boisseau
3 juin : Les Invalides, Paris – Concert partagé avec Anne Queffélec
5 juin : Maison du Japon, Paris
23 juin : Festival de Nohant
12-14 juillet : Folle Journée à Ekaterinburg, Russie
25 septembre : Carnegie Hall, New York
2 octobre : Tokyo, Japon – Récital au Toyosu civic center hall

PLUS D'INFOS :
https://festival1001notes.com/collection/projet/vers-lailleurs

---

CD, coffret événement, annonce. DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG)

CD, coffret événement, annonce. DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG).

Daniel Barenboim a dirigé l'Orchestre de Paris de 1975 à 1989, presque 15 ans d'une complicité et d'un travail en profondeur au service des grands compositeur romantiques, en particulier du génie de Berlioz. Pour les 150 ans du plus grand Romantique français en 2019, Hector Berlioz est mort en 1869, DG Deutsche Grammophon publie un coffret de 10 cd réunissant l'intégrale des enregistrements de Barenboim et de l'Orchestre de Paris dédié à Hector Berlioz. Agé de 33 ans, le maestro célébré internationalement, allie classicisme lumineux et souffle dramatique parfois d'une grande profondeur.
Au programme de ce coffret événement : Symphonie Fantastique, Rêverie et caprice, ouverture du Carnaval Romain composent le volet orchestral ; la majorité des enregistrements concerne surtout l'opéra avec Roméo et Juliette, La Damnation de Faust, Béatrice et Bénédicte, sans omettre la cantate pour le prix de Rome, La mort de Cléopâtre et le Requiem… Piloté par le pianiste et chef, l'orchestre parisien a peut-être ici connu une décade miraculeuse, par sa sonorité pleine et onctueuse, sons sens du détail et de l'architecture… A venir, mi février 2019 dans le mag cd dvd livres de classiquenews : la critique développée du **coffret DANIEL BARENBOIM : Complete Berlioz recondings on Deutsche Grammophon (10 cd DG)**.

LIRE aussi notre **grand dossier BERLIOZ 2019**

CD coffret événement, annonce. SEIJI OZAWA The

complete recordings on DG (50 cd Deutsche Grammophon)

CD coffret événement, annonce. SEIJI OZAWA The complete recordings on DG (50 cd Deutsche Grammophon : 1972 – 2007) – Charles Munch (1949 – 1962), Erich Leinsdorf (1962-1969) avant Ozawa et après lui, James Levine furent les légendes qui ont ciselé la sonorité nerveuse et souple du Symphonique de Boston. **Sous l'ère de Seiji Ozawa (de 1973 à 2002)**, la phalange américaine atteint des sommets de poésie symphonique, servie aussi par une ingénierie de l'enregistrement qui n'a rien à voir avec notre format standard compact actuel . Le coffret des complete recordings on Deutsche Grammophon, débute dès 1972 (avec le San Francisco Symphony dont il est directeur de 1970 à 1976), puis en 1973, avec ses chers instrumentistes de Boston : désormais, dans tous les genres, concertos, symphonies et aussi opéra, Ozawa maintient un très haut niveau d'implication esthétique, cherchant un son à la fois plein et détaillé, qui fait merveille entre autres dans le répertoire française, de Berlioz à Ravel.

Né en 1935, Ozawa signe alors ses enregistrements parmi les plus aboutis : âgé de 38 ans au début de son mandat à Boston, le chef d'origine japonaise (en réalité né en Chine à Shenyang) défend une sensibilité de fauve, à la subtilité féline, qui dans les tutti, – choraux ou de plein orchestre, préserve toujours la transparence. Les 50 cd du coffret DG doivent constituer les fondations de toute discographie actuelle car doué d'une curiosité élargie, l'alchimiste Ozawa aborde chaque partition avec cette tension électrique, nerveuse, pourtant habitée par l'échelle du monumental qui sait organiser et structurer tout développement, assurant à chaque épisode une architecture explicite qui frappe par sa hauteur de vue.

Intégrale des enregistrements pour DG
Seiji OZAWA le félin fauve de Boston

Le coffret **DG Deutsche Grammophon** rassemble ainsi plusieurs jalons de son riche répertoire, qui mêle les piliers archi connus et les perles moins jouées dont en particulier plusieurs Français (Damnation de Faust de Berlioz, Les Contes d'Hoffmann de Bizet – avec le National de France en 1986 ; Pelléas et Mélisande, et Dolly de Fauré)… qui en font l'un des meilleurs interprètes de notre répertoire hexagonal.

Parmi les grands thèmes transversaux de ce narrateur symphoniste hors pair, distinguons les Roméo et Juliette de Prokofiev, Berlioz, Tchaikovsky ; la maîtrise symphonique d'Ozawa se dévoile et son confirme ici chez Brahms (Symphonies 1 et 2), Mahler (Symphonie n)1 « Titan », d'une fébrilité féline éblouissante), Berlioz (la Symphonie Fantastique) ; RAVEL (Boléro, Alborada del gracioso, Ma Mère l'Oye / Daphnis et Chloé…) ; TCHAIKOVSKY (musique des ballets du Lac des cygnes et de Casse-noisette / Symphonies n°4 et n°5 avec le Berliner Philharmoniker); PROKOFIEV dont il enregistre aussi avec le Berliner, les 7 symphonies en 1991-1992…

Quelques perles de ce coffret indiscutable ? Les opus dédiés à POULENC (Stabat Mater avec Kathleen Battle, Concerto pour orgue, Concert champêtre,…), évidemment les BERLIOZ et les RAVEL déjà cités ; sans omettre, A Midsummer Night's dream (solistes : Kathleen Battle, Frederica von Stade, 1994), et le plus récent enregistrement avec le pianiste Yundi Li (Concertos de Prokofiev et Ravel avec le Berliner, 2007). Pour les afficionados comme nous, reportez vous aussi au récent enregistrement de la 9è Symphonie de Beethoven dont le maestro Ozawa réalise une lecture aussi chambriste qu'éblouissante, réflexion sur le rapport des voix et des instruments, et au sein de l'orchestre des pupitres entre eux pour une vision régénérée, épurée, captivante par sa ligne et son intensité : **LIRE ici notre critique BEETHOVEN : 9è par Ozawa** (Mito Chamber Orchestra / Decca, janvier 2019)
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-critique-seiji-ozawa-beethoven-9-mito-chamber-orchestra-1-cd-decca/

_____

CD coffret événement, annonce. SEIJI OZAWA The complete recordings on DG (50 cd Deutsche Grammophon) – Grande critique du coffret 50 cd DG Deutsche Grammophon : SEIJI OZAWA The complete recordings on DG Deutsche Grammophon, à venir dans le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS

COMPTE-RENDU, opéra. LIMOGES, Opéra, le 27 janv 2019. KORNGOLD : Die tote Stadt (La Ville morte). Baleff / Anglade.

COMPTE-RENDU, opéra. LIMOGES, Opéra, le 27 janv 2019. KORNGOLD : Die tote Stadt (La Ville morte). Baleff / Anglade. Enfant prodige, né à Bratislava en 1897, **Erich Wolfgang Korngold** devait disparaître en 1957 à Hollywood, à peine âgé de soixante ans. Fuyant les persécutions nazies, il s'était installé dans la capitale du cinéma en 1934, y gagnant une solide réputation de compositeur de musiques de films – Captain Blood avec Errol Flynn reste l'une de ses compositions les plus célèbres -, décrochant même un oscar. Cette deuxième partie de carrière ne saurait pourtant faire oublier la première, de musicien « sérieux », couronnée par la création,

le 4 décembre 1920, le même soir à Hambourg et à Cologne, de Die tote Stadt (La Ville morte), son plus grand succès dans l'univers lyrique.

La nouvelle production enthousiasmante de Sandrine Anglade



Signé Paul Schott, mais en réalité de la main de Korngold lui-même, aidé de son père, le livret s'inspire du bref roman de l'écrivain belge Georges Rodenbach, Bruges-la-Morte, où l'on retrouve le climat morbide d'Edgar Poe et de Maurice Maeterlinck. Comme Venise ou Leipzig, Bruges devient le

symbole du style gothico-médieval décadent, qui fera la fortune de l'Art Nouveau : le long de ses lugubres canaux, de ses ruelles encombrées de masques et de processions religieuses, Paul, le héros de l'histoire, vit un véritable cauchemar qui le conduit à imaginer, sous les traits de la ballerine Marietta, ceux de Marie, son épouse récemment décédée. Dans son rêve, il finira d'ailleurs par étrangler la danseuse avec la tresse de cheveux de la défunte !
Tandis que le Théâtre du Capitole de Toulouse a remonté une production de l'Opéra national de Lorraine, en début de saison, l'Opéra de Limoges vient de faire le pari presque fou d'en proposer une nouvelle production, confiée aux soins de la talentueuse femme de théâtre française **Sandrine Anglade**. Disons-le d'emblée, la réussite est totale, et ce dans toutes les composantes du spectacle ! Pour la partie scénique, Sandrine Anglade a eu l'idée de mêler théâtre et musique en immergeant les chanteurs au milieu de l'orchestre, placé ici sur scène, dans les ramifications d'une structure en bois laqué noir qui vient figurer les fameux canaux de Bruges. Tout à la fois structurée et onirique, la scénographie parvient ainsi à rendre palpables les divagations psychiques du héros, à l'instar d'une figurante (**Cécile Fargues**) qui donne chair à ses hallucinations en incarnant de manière omniprésente la défunte.

Sous la direction exemplaire du chef bulgare **Pavel Baleff**, directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Baden-Baden (depuis 2007), **l'Orchestre de l'Opéra de Limoges** – en constants progrès depuis l'arrivée du non moins excellent **Robert Tuohy** à sa tête – offre une lecture vibrante et musicale d'une partition au romantisme influencé par Gustav Mahler et Richard Strauss.
Côté voix, le ténor canadien **David Pomeroy** (Paul) et la soprano sud-africaine **Johanni Van Oostrum** (Marietta) s'avèrent sensationnels, d'engagement dramatique autant que de facilité vocale, jusque dans les extrémismes vocaux requis par la redoutable partition de Korngold. Elle, le Lied au luth, elle

l’allège, le caresse (Si bémol compris), avec, dans le timbre, une troublante nostalgie évocatrice ; Même l’Ut impossible de son arioso du III ne lui pose aucune difficulté. Lui a quelque chose de plus sombre et de plus fatal encore dans le timbre, ses élans sont inépuisables, et une très touchante mélancolie colore de vulnérabilité tout ce qui est intérieur. Il parvient par ailleurs à chanter piano toute la fin de l’ouvrage, et l’on ne peut que rendre les armes devant son exemplaire performance ! De son côté, le baryton autrichien **Daniel Schmutzhard** est saisissant d’élégance, en silhouette comme en phrase. Mention à la Brigitta de la jeune mezzo française **Aline Martin**, mais aussi à la Juliette de la pétulante **Jennifer Michel**, sans oublier ses impeccables partenaires : **Romie Estèves** (Lucienne), **Loïx Félix** (Victorin) et **Pierre-Antoine Chaumine** (Le Comte Albert).
Bref, un défi d’envergure, relevé avec brio, et à mettre au crédit de l’audacieux Opéra de Limoges !

Compte-Rendu, Opéra. LIMOGES, Opéra, le 27 janvier 2019. Erich Wolfgang Korngold : Die tote Stadt (La Ville morte). Pavel Baleff / Sandrine Anglade.

CD critique. DEBUSSY par Véronique BONNECAZE, piano (1 cd PARATY 2018)



CD critique. DEBUSSY par Véronique BONNECAZE, piano (1 cd PARATY 2018). Somptueuse leçon de piano, le DEBUSSY de Véronique Bonnecaze captive autant par la réalisation musicale que la justesse poétique. Le choix du Bechstein 1900 est pertinent et très fécond, rappelant combien la sonorité est une question de toucher mais aussi de mécanique, l'équilibre entre les deux, révélant évidemment le tempérament des plus grands. A notre connaissance aucun des plus grands interprètes internationaux ne partage avec Véronique Bonnecaze cette réflexion (et cette audace) sur le choix de l'instrument, en affinité avec le répertoire et l'esthétique concernés. Tous les plus médiatisés, d'Argerich à Pollini et Freire, sans omettre les talents de la nouvelle génération, de Grosvenor à Trifonov (Malofeev a encore du temps pour polir davantage son propre son), et l'on ne parle pas des lolitas people (telles Yuja Wang ou Alice Sara Ott): tous sans exception jouent sur Steinway ou Yamaha voire Fazioli. Notre époque est donc au formatage sonore. Voilà donc dans le choix du piano, une approche qui se distingue… née d'un soin spécifique qui relève d'une approche artisanale. Et elle fonctionne admirablement.

Véronique Bonnecaze a elle-même souligné combien grâce au Bechstein, une marque appréciée par Claude Debussy, les mélanges et superpositions des harmonies sont comme « régénérées » grâce au piano d'époque. Cela profite aussi à cette quête spécifique du timbre qui ouvre de nouveaux espaces, cultive des sensations inédites, réinvente l'expérience de l'auditeur.
La maîtrise technique et la hauteur de vue sur le plan poétique éclatent dès « Clair de lune », extrait de Suite Bergamasque, d'après Verlaine et qui est une pièce de jeunesse (1890) : techniquement assez aisée, la séquence célèbre en très peu de notes, l'évasion vers la sensualité suspendue, porte des imaginaires ; en un jeu intérieur, c'est un nocturne amoureux, ou un souvenir intime dont la caresse produit une extase toujours renouvelée. Le jeu de Véronique Bonnecaze montre tout ce qui compose le génie de Debussy : son sens de la construction, son goût de la couleur, tout inféodés à l'intensité du souvenir qui ressuscite ; c'est comme la madeleine de Proust : une sensation qui s'électrise à mesure qu'elle est réitérée. On y retrouve dans les bémols (5 à la clé), la puissance harmonique des climats de Prélude à l'après-midi d'un faune : autre volupté souveraine. Magnifique entrée en matière pour ce programme idéalement conçu.
Séquence plus lumineuse encore, L'Isle joyeuse (1904) s'inscrit pleinement dans le choix du Bechstein : la mécanique maîtrisée exprime cet élan vers la vie, cet appel fluide et continument ondulant à l'extase… amoureuse elle aussi car Debussy sur l'île de Jersey célèbre alors sa passion pour Emma Bardac, avec laquelle il partage désormais sa vie. La matière sonore s'électrise là aussi, mais en s'allégeant, immatérielle et climatique, fusionnant l'image de l'île et le vent marin qui glisse et s'évade. Véronique Bonnecaze convoque idéalement ce Debussy poète, ivre de la sensation, collectionneur des climats, grand alchimiste des éléments mêlés et sublimés.

Avec **Images de 1907 (2è série)**, nous sommes encore dans l'enivrement des sens, servi par une technique de plus en plus

allusive, picturale, et … quasi abstraite. « **Poissons d'or** » désigne les poissons scintillants dans l'onde (les « Goldfishes » des anglais) dont l'écriture exprime l'immatérialité active, la sensation fugitive des écailles et de l'oeil du poisson, en mouvement permanent, que le jeu de la pianiste embrase littéralement par sa digitalité là encore picturale, essentielle, vibratile. Précise, la palette des nuances ainsi restituée renvoie au panneau laqué chinois que possédait Debussy et qui représentait des poissons de nacre et d'or. Davantage qu'une description, c'est la sensation même su sujet ; l'impressionnisme de Debussy cristallise la forme évanescente du poisson dont le piano exprime la station mobile, le mouvement lui-même.
On relève cette même qualité vibratile du toucher dans « **Et la lune descend sur le temple qui fut** » dont l'orientalisme égrène sa matière cristalline et presque froide en une évocation qui suscite là aussi la vision poétique et picturale.
La force de l'évocation chez Debussy est de fusionner le temps et l'espace à travers un tissu sonore d'une volupté harmonique à la fois dense et vaporeuse. Véronique Bonnecaze nous fait écouter tout cela ; au compositeur poète et peintre, l'interprète détecte et révèle aussi le visionnaire cinéaste, car Debussy compose en images et en mouvement, avec un sens de la composition qui cite immédiatement des cadrages précis.



C'est évidemment le cas des **Préludes (Premier Livre : 1909-1910)**, aux titres évocateurs qui sont autant d'épisodes immédiatement caractérisés, de vrais tableaux riches en timbres, couleurs, harmonies rares et changeantes, porteuses de nuances sonores jamais conçues jusque là avec autant de force et de

raffinement. Le compositeur stimule notre imaginaire : le vif argenté et foudroyant des **Collines d'Anacapri** ; le tumulte incisif, puissant et ciselé de **Ce qu'a vu le vent d'Ouest** (encore un épisode qui fusionne mouvement et image) ; la respiration allusive flattant l'archaïsme feutré de la Fille aux cheveux de lin ; les trois derniers Préludes enchantent par leur identité et leur violence maîtrisées. Debussy fait surgir sa **Cathédrale engloutie** au lever du soleil (pour ensuite s'enfoncer dans la mer) : en une série d'arches et de portiques qui gagnent à chaque passage l'épaisseur et le poids du mystère ; l'ampleur du monument jaillit, se dessine à mesure qu'il s'enfonce. Il y a ces deux mouvements simultanés qui pourtant se réalisent dans l'immatérialité du secret : l'ampleur sonore comme un jeu d'orgue fusionne aussi ici l'air et l'eau.

Puis Véronique Bonnecaze, synthétisant la fantaisie illimitée et libre de Mendelssohn inspiré par Shakespeare (Songe d'une nuit d'été), exprime l'humeur de **Puck**, le lutin espiègle et aérien, à la fois capricieux et fantasque qui avec Obéron, manipule, trompe, envoûte les amants perdus, égarés… En un jeu comme fugace et magistralement esquissé, la pianiste convoque ce monde nocturne enchanté et d'une subtilité arachnéenne qui s'accomplit dans la dernière phrase telle une ultime esquive à peine perceptible.

Du chien, du caractère et du panache, l'esprit taquin de **Minstrels** résonne dans sa succession quasi heurtée et finalement très jazzy de formules à la Satie. La vitalité rythmique qui souligne aussi le goût du jeu, une facétie quasi enfantine chez Debussy, transparaît clairement dans la lecture de Véronique Bonnecaze.

Fluide, ondulante, **La plus que lente (1910)** déploie ce somptueux abandon mais avec un sens de la retenue et du caprice… digne de Ravel. Là encore le style est élégantissime, et le toucher caressant, amusé. On ne saurait imaginer meilleur

récital concluant ainsi l’année Debussy en France. Magistral récital.

VOIR le TEASER vidéo du cd DEBUSSY / Bechstein 1900 par Véronique Bonnecaze (1 cd PARATY)

http://www.classiquenews.com/video-teaser-veronique-bonnecaze-joue-debussy-bechstein-1900-1-cd-paraty/

AGENDA / CONCERT

Dimanche 3 février 2019 // 16h
A la Ferme de Villefavard, Limousin
2, impasse de la Cure de l’Église – 87190 Villefavard

PROGRAMME DEBUSSY par Véronique Bonnecaze

1. Clair de lune (1890)
2. L'Isle Joyeuse (1903-1904)

Images, 2e série (1907)

3. Cloches à travers les feuilles
4. Et la lune descend sur le temps qui fut
5. Poissons d'or

Préludes, Livre I (1909-1910)

6. I. Danseuses de Delphes
7. II. Voiles
8. III. Le Vent dans la plaine
9. IV. « Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir »
10. V. Les Collines d'Anacapri
11. VI. Des pas sur la neige
12. VII. Ce qu'a vu le vent d'Ouest
13. VIII. La Fille aux cheveux de lin
14. IX. La Sérénade interrompue
15. X. La Cathédrale engloutie
16. XI. La Danse de Puck
17. XII. Minstrels
18. XIII. La plus que lente L.121 (1910)

_____

_____

Enregistrement réalisé en mars 2018 à la Ferme de Villefavard sur piano C. Bechstein 1900 – Prise de son, montage, mastering : Cyrille Métivier

_____

LIRE aussi notre présentation du CD DEBUSSY / Bechstein 1900 par Véronique Bonnecaze (1 cd PARATY)

http://www.classiquenews.com/veronique-bonnecaze-joue-debussy/

CD événement,critique. SCHOECK: Das Schloss Dürande / Mario Venzago (3 cd Claves)

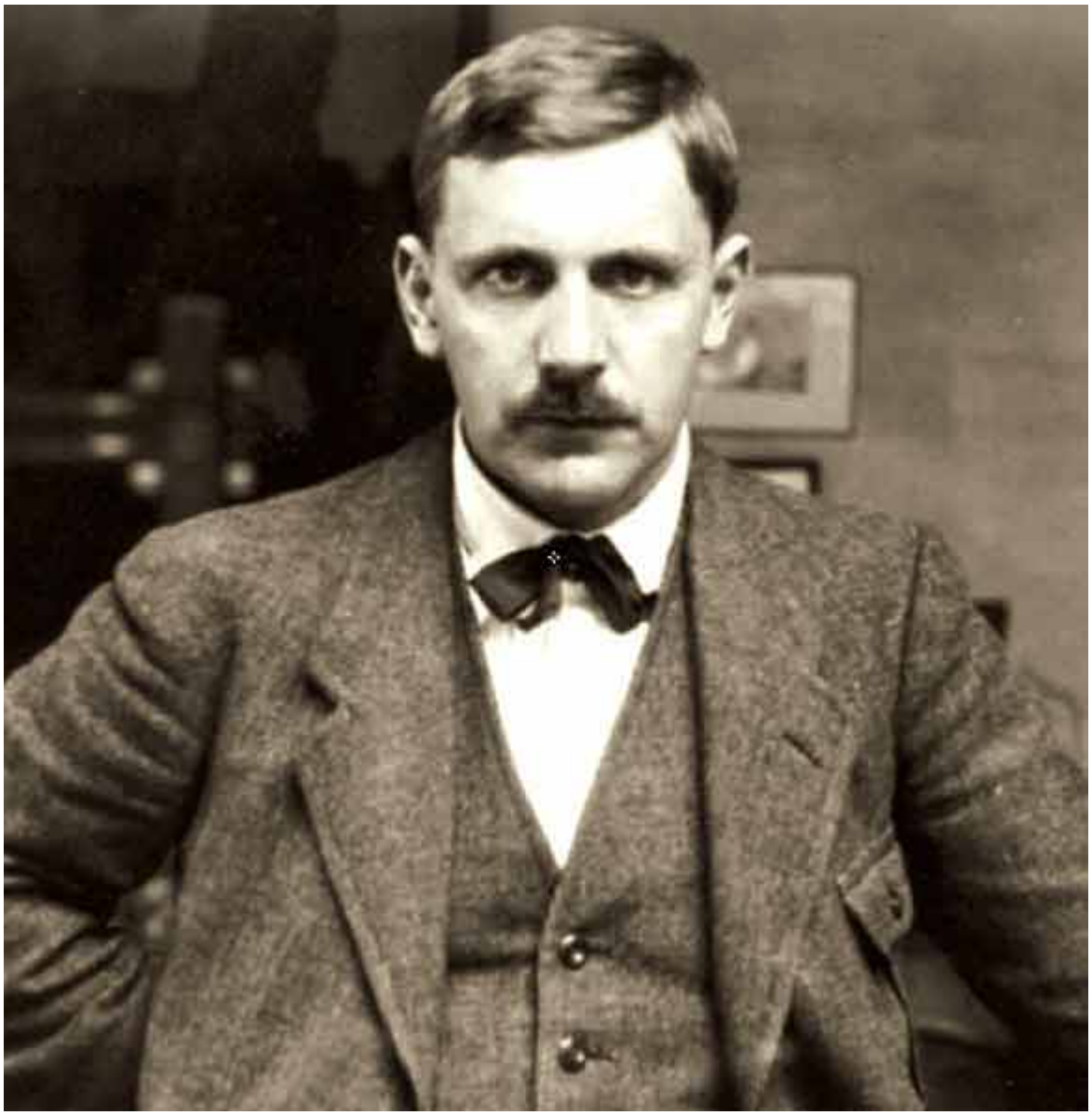


CD événement, critique. SCHOECK: Das Schloss Dürande (3 cd Claves). Composé de 1937 à 1942, soit en pleine guerre mondiale (comme l'opéra La Femme sans ombre avait été conçu pendant la première) Das Schloß Dürande, est l'une des dernière grandes œuvres lyriques du tonalisme post romantique, directement inspiré de Richard Strauss justement, lequel avait marqué lui aussi Zemlinsky, Korngold… Le livret de Schoek est inspiré de Das Schloss Dürande de Joseph von Eichendorff (1788-1857) – fin janvier 2019, l'éditeur suisse CLAVES publie une nouvelle version de l'opéra de Othmar Schrœck, en première mondiale, véritable événement lyrique de l'année 2019. 3 cd Claves

L'oeuvre laissée par Schoeck ne pouvait pas être produite selon sa version originale : elle méritait d'être révisée pour assurer une vraisemblance. C'est le travail du chef Mario Venzago qui est demeuré surtout fidèle à l'esprit de la musique, son sens structurel et dramatique, « sa sincérité », tout en réadaptant le texte hérité du livret. De langue classique, – tonale-, la syntaxe musicale est moderne.
La version 2018 entend surtout rétablir la cohérence du projet musical, orchestral et lyrique du drame inventé par Schoeck d'après le texte d'Eichendorff. Forte de ses qualités ainsi

recouvrées, argumentées, explicitées, la partition révisée par Mario Venzago gagne une unité nouvelle qui pourrait œuvrer pour son intégration au répertoire classique et lyrique.

SCHOECK, le Strauss bernois



Proche des nœuds tragiques et meurtriers des drames de Schiller (que Verdi a abondamment adapté à l'opéra), Eichendorff développe les avatars d'un couple mal assorti (une roturière, Gabrielle / un jeune aristocrate, Armand), que pourchasse sans fléchir dans sa haine vengeresse (et révolutionnaire), le propre frère de Gabrielle, Renald dont on peut s'étonner de l'obstination à empêcher l'amour entre les deux jeunes gens. A travers, les agissements désespérés et

sanguinaires du drame, la Révolution française s'accomplit ; ses fureurs, son tumulte irrésistible composent l'arrière plan d'une passion maudite, sacrifiée, qui de Paris à Dürande, s'achève et se résoud par la destruction du château lui-même, emblème d'un monde à l'agonie, impuissant, aveugle (celui du jeune et du vieux comtes, de la Morvaille aussi, icône de l'ordre monarchique) : quand Dürande explose et s'écroule, ce sont tous les espoirs amoureux mais vains qui sont détruit face à la folie collective. L'histoire est aussi noire et tragique que les romans et pièces de Schiller.

Mario Venzago restitue ce vortex symphonique continu qui rapproche Shoeck de ses ainés Strauss et de Zemilinsky de son contemporain Korngold (lui aussi extrêmement doué pour l'opéra) : révélant le raffinement de cette écriture intense et dramatique qui tourne autour du verbe, rendant toute la matière linguistique parfaitement audible et aussi servante de la résolution de l'action ; en un sprachgesang (parlé chanté continu) fluide et pilote de l'action. Une action qui est celle d'un drame noir et sanguinaire, entre sacrifice et amour digne comme on a dit de Schiller. Le chef musicologue défend sa propre version de l'œuvre avec une sincérité et une honnêteté admirable. Les caracères se révèlent dans leur économie expressive : lyrisme incandescent des deux amants (Gabriele et Armand) très présent dans la denrière partie (cd3), contrastant avec le cynisme du baryton de Renald, voué au diabolisme le plus cru. Nicolas s'évertue à la fin à rétablir la vérité et l'ignominie perpétrée par l'infect Renald, comme pour mieux extraire l'injustice de cette sérénade nocturne et crépusculaire qui emporte le couple amoureux finalement impuissant. Tous les chanteurs sont parfaits, en cohérence et en expressivité : chaque tessiture personnifiant idéalement les enjeux du personnage ainsi rétabli. Efficace, sobre, aux équilibres éloquents, la baguette du chef réussit dans ce défi de l'exhumation. Une perle lyrique des années 1940 nous est ainsi (enfin) restituée. Découverte lyrique magistrale en ce début 2019. A classer au mérite du label Claves qui a entrepris depuis

quelques mois et plusieurs cd, une juste réhabilitation de l'écriture d'Othmar Schoeck.



OTHMAR SCHOECK : Das Schloss Dürande (1937–1941) – Opéra en 4 actes d'après le roman de Eichendorff – nouvelle version 2018 de Francesco Micieli daprès le livret de Hermann Burte. Adaptation musicale de Mario Venzago qui assure aussi la direction musicale de cet enregistrement.

Distribution :

Renald Dubois – Robin Adams
Gabriele, his sister – Sophie Gordeladze
Count Armand, son of the old Count – Uwe Stickert
Prioress – Hilke Andersen
The old Count – Andries Cloete
Nicolas, the old Count's valet – Jordan Shanahan
Countess Morvaille – Ludovica Bello
A gamekeeper / Buffon the innkeeper – Todd Boyce
A gardener's boy, the orator of the mob, 1st huntsman – Michael Feyfar
1st nun – Jinsook Lee
2nd nun – Vilislava Gospodinova
A lawyer, 3rd huntsman – Nazariy Sadivskyy
Commissar – Andres Del Castillo
2nd huntsman, soldier – Carl Rumstadt
A policeman – David Park
A constable – Samuel Thompson
A Parisian – Carlos Nogueira
A voice – Bareon Hong

Orchestra BERNE Symphony
Mario VENZAGO, direction

Concert master – Alexis Vincent
Chorus master – Zsolt Czetner

Chorus Chor Konzert Theater Bern
Répétiteur, organisation – Hans Christoph Bünger

SCHOECK : Das Schloss Dürande (3 cd **Claves**)

CD événement, critique. OTHMAR SCHOECK (1866-1957): Das Schloss Dürande – Berner SymphonieOrchester / Mario Venzago, direction – enregistrement réalisé à Bern, Suisse, en 2018 (3 cd **Claves**).

LIRE aussi notre présentation de l'opéra Das Schloss Dürande de Othmar Schoeck
https://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-schoeck-das-schloss-durande-3-cd-claves/